

LE DRÔLE DE TYPE

Il était une fois un drôle de type, on ne disait pas encore un SDF, on disait juste un vagabond, ça ne faisait pas peur dans les années cinquante quand j'étais gamin. Je le trouvais souvent assis en face de la boulangerie, les femmes elles ne le regardaient pas mais les hommes en sortant de chez madame Joly ils lui lançaient parfois une pièce. Moi mon père il m'avait dit que non, qu'il ne fallait pas, que ça l'encouragerait dans sa fainéantise et qu'à son âge il n'avait qu'à travailler ce connard. Mon frère il menuisait, il était très fort pour toutes les choses du bois, il savait tout faire de ses dix doigts et même je l'ai vu donner une pièce sans rien dire au drôle de type. À cette époque je ne savais pas donner un âge aux gens, je disais juste petit ou grand ou une grande personne ou un vieux, lui le type je ne pouvais pas dire vieux mais il était plus vieux que mon frère, juste un peu moins que mon père, forcément avec ses habits débraillés et sa barbe mal taillée il faisait plus. Dans les quarante il avait sûrement. La fois où je lui ai donné une pièce il m'a regardé d'une drôle de façon, il a mis sa grosse paluche dans mes cheveux et il les a ébouriffés sans dire un mot, juste il avait des larmes dans les yeux, je n'ai pas compris pourquoi.

Il était une fois mon père, il s'appelait monsieur Mahrenbourg, je sais ce n'est pas un nom de par ici mais il n'était pas de par ici, je ne savais pas alors d'où il venait, je ne m'étais jamais posé la question. Il avait été agriculteur dans sa jeunesse avant que son père se remarie, il ne s'entendait pas avec sa belle-mère, alors il est parti. Il avait son service militaire à faire, ça tombait bien, il l'a fait au Maroc, la guerre du Rif, ça ne lui a pas déplu la vie militaire. Alors en rentrant il a fait gendarme, brigadier de gendarmerie, ça lui allait

bien l'uniforme et moi à l'école je faisais le fier. On habitait la gendarmerie, les autres gendarmes habitaient aussi là-bas, moi j'étais surtout copain avec le fils Henry. Juste en face de chez nous il y avait la cellule, on disait la cellule mais c'était une pièce comme les autres, sauf qu'elle avait des barreaux et qu'on pouvait la fermer à clef, mon père n'y a jamais enfermé personne. Sauf une fois un type qui avait une drôle de dégaine, ma mère a préparé un peu plus de soupe et mon frère est allé lui porter une assiette, au drôle de type, c'est lui qui me l'a raconté parce que moi je n'étais pas né.

Il était une fois une jeune fille qui jouait de la mandoline, elle était très jolie, une jeune fille de l'ancien temps, je veux dire années vingt, très jolie avec une grosse natte. Je ne l'ai jamais entendue jouer de la mandoline, d'ailleurs je n'ai jamais vu d'instrument à la maison sauf l'harmonica de mon frère. Ma mère, mon frère m'a dit qu'elle chantait toujours avant quand il était petit et même au début qu'il était grand. Moi la seule chanson que je l'ai entendue chanter c'est Le temps des cerises, ah non et puis aussi Plaisir d'amour ne dure qu'un-un moment Chagrin d'amour dure toute la vi-i-e. Moi elle aimait beaucoup les chansons tristes, comme grand-mère mais grand-mère elle était déjà vieille, alors c'était normal qu'elle soit triste tandis que ma mère non. Elle n'était pas toujours triste mais souvent, sauf les soirs où je lui récitais les belles poésies que madame Labarre nous donnait à apprendre, surtout Nous sommes les crève-de-faim Les va-nu-pieds du grand chemin Ceux qu'on nomme les sans-patrie Et qui vont traîner leur boulet D'infortune toute la vie. D'un gars qui s'appelait Gaston Couté, celle-là ça lui faisait toujours venir la larme à l'œil.

Il était une fois une foutue nuit, bien plus tard que ce que je viens de dire, oh oui puisque j'allais sur mes vingt-cinq et que mon père n'était plus gendarme depuis un bail. Il avait attrapé une méchante maladie qu'on ne nommait pas et en trois mois il avait perdu tout son poids. Deux jours de son dernier sommeil et je l'ai eu mort dans mes bras. Avec ma mère on l'a allongé sur la table et on lui a fait la toilette qu'il faut pour les morts. Quand on a été au cimetière on a vu le drôle de type, bien plus vieux évidemment presque autant que mon père qui n'avait plus d'âge, on l'a vu coiffé rasé avec une chemise blanche et un pantalon propre venir vers nous. Le

drôle de type m'a mis la main dans les cheveux, j'ai bien vu qu'il faisait effort pour parler, il m'a dit d'une voix entrecoupée Surtout pense à être heureux fiston ! Et puis le type s'est approché de ma mère et il lui a pris les mains les deux et alors ma mère a appuyé une seconde la tête dans le creux de son cou. Après je lui ai souvent posé la question à ma mère de qui était ce type, elle ne m'a jamais répondu. Quand elle est morte elle a laissé une enveloppe sur la table, dessus elle avait écrit Tout ce que tu dois savoir sur le drôle de type... Je ne l'ai pas ouverte. Je l'ai brûlée dans le cendrier. Je sais.

